
Sébastien BROCA, *Utopie du logiciel libre. Du bricolage informatique à la réinvention sociale*

Neuvy-en-Champagne, Éd. Le Passager clandestin, 2013, 288 pages

Samuel Goëta



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9172>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9172

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 427-429

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Samuel Goëta, « Sébastien BROCA, *Utopie du logiciel libre. Du bricolage informatique à la réinvention sociale* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9172> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9172>

Tous droits réservés

pratiques et objets. Cela permet de contextualiser un phénomène porteur de structures, d'expériences et de significations antérieures à son apparition : « penser le jeu vidéo », « le jouer », comme un fait de culture dans ses continuités et ses transformations, ce qui fait du jeu un jeu pour celui qui joue, la combinaison complexe d'implication forte, d'engagement mais aussi de distance et de proximité (p. 12).

En prenant ces pratiques dans leur globalité plutôt que dans les exceptions mises sur le devant de la scène médiatique, cette recherche ouvre un champ d'investigation touchant à de multiples domaines, tout en livrant des clés nouvelles de compréhension des mondes numériques, de leurs usagers et des rapports qu'ils y entretiennent.

Gilles Boenisch

CREM, université de Lorraine, F-57000
gilles.boenisch@gmail.com

Sébastien BROCA, *Utopie du logiciel libre. Du bricolage informatique à la réinvention sociale.*

Neuilly-en-Champagne, Éd. Le Passager clandestin, 2013, 288 p.

Traitant des pratiques et des conceptions du logiciel libre mais aussi, plus largement, du mouvement pour l'ouverture des savoirs, *Utopie du logiciel libre* ambitionne, premièrement, de nourrir une réflexion critique sur l'*ethos* du libre au sens d'un « ensemble de valeurs qui constituent un cadre pour l'action et s'actualisent dans des pratiques » (p. 24) et, deuxièmement, d'élaborer une sociologie critique du libre. Reprenant la notion d'utopie concrète chez Ernst Bloch (*Le principe Espérance*, tome II, *Les épreuves d'un monde meilleur*, Paris, Gallimard, 1982), le libre représente pour l'auteur un « discours critique, des pratiques singulières et un idéal social alternatif » (p. 29).

La première partie de l'ouvrage consiste en une « Présentation du Libre » (pp. 37-100), une remarquable synthèse qui aborde trois aspects : l'histoire du logiciel libre en tant que mouvement de résistance (pp. 39-58), le débat entre *free software* et *open source* (pp. 59-78) et, enfin, les pratiques de collaboration dans trois projets libres (pp. 79-100). La partie historique s'attache en particulier au personnage de Richard Stallman, fondateur de la Free Software Foundation (FSF). En 1986, la FSF publia la première définition formelle du logiciel libre qu'on peut résumer autour de quatre libertés : utilisation, modification, copie et redistribution. En 1989, Richard Stallman réalisa son « hack le plus ingénieux » (p. 57) avec la création

de la licence *general public license* (GPL). Elle instaure le principe du *copyleft* (nommé par opposition au *copyright*) qui garantit l'ouverture du code en imposant que les modifications apportées à une œuvre sous licence GPL soient obligatoirement soumises elles aussi à cette licence, garantissant donc les quatre mêmes libertés (principe du partage à l'identique).

Alors que le monde des affaires commençait à s'intéresser au milieu des années 90 au logiciel libre, le terme « *open source* » connut rapidement un grand succès auprès des journalistes et des milieux d'affaires. La divergence entre *open source* et *free software* va au-delà de la terminologie : alors que la FSF défend le *copyleft*, l'Open Source Initiative (OSI) n'impose pas la clause de partage à l'identique qui garantit les quatre libertés. Ces deux ensembles de représentations proposent deux visions : l'une se pensant comme un « mouvement social » qui défend la liberté de l'utilisateur des techniques, l'autre affirmant son pragmatisme et qui soutient la supériorité technico-économique de l'ouverture du code (p. 70).

Dans son étude de l'économie *open source*, l'auteur décrit « un mélange de prime abord assez étonnant entre travail bénévole et travail salarié [...] une économie de service, dans laquelle il s'agit moins de vendre un produit qu'une expertise » (p. 72). Cette économie bénéficie de la mutualisation des programmes de recherche et développement des grandes entreprises qui contribuent en commun à l'écriture du code : ainsi 85 % du code du noyau du système d'exploitation Linux serait-il désormais écrit par des salariés d'entreprises (p. 73).

S'intéressant aux pratiques de collaboration du libre, Sébastien Broca propose une étude détaillée de trois projets (pp. 79-100) : Linux, Debian et Wikipédia. L'auteur réussit à souligner la diversité des pratiques du libre, à l'opposé de l'image d'Épinal de projets gérés de manière purement horizontale. Ce qui leur est commun, c'est « un travail volontaire et non prescrit, où l'affectation des tâches est négociée et où chacun a toujours la possibilité de se retirer du projet » (pp. 98-99).

Dans une deuxième partie, l'auteur s'emploie à décrire un « *ethos* du libre » (pp. 101-200) à travers trois valeurs qu'il considère « constituer le fond commun à l'ensemble des sensibilités du Libre » (p. 104). S'interrogeant d'abord sur la capacité du libre à constituer une éthique du travail émancipatrice, il avertit des limites de ces méthodes de développement, « absence de toute séparation entre temps de travail et de non-travail, norme de la réponse instantanée dans les échanges entre développeurs, recherche permanente de reconnaissance par la

communauté » (p. 120). Quant aux programmeurs bénévoles, de nombreux auteurs y ont vu une forme d'exploitation, une critique qui semble peu fondée car elle tend aussi à voiler « le fait que la programmation libre se situe, pour les individus qui la pratiquent, à cheval sur plusieurs temporalités – travail et loisir – et à la confluence de plusieurs enjeux : amusement, apprentissage, reconnaissance, etc. » (p. 128).

Concernant la créativité technique (pp. 133-168), l'ouvrage rappelle l'émergence du terme « *hackers* » dans les années 60, une revendication par les informaticiens de leur capacité à innover en « bidouillant ». Depuis 2005, les *hackers* ont investi les objets matériels avec l'émergence du mouvement *open hardware*, reprenant les principes du logiciel libre. Alors que ce mouvement se présente souvent comme « l'émancipation vis-à-vis de la société de consommation » (p. 156), l'auteur le considère pour l'instant comme un « passe-temps branché » (p. 156) dont les produits sont encore fragiles et lents à produire (p. 162). Surtout, ce dernier critique la difficulté pour les libristes de répandre leur culture technique parfois élitiste (p. 164). Il cite l'exemple de l'entreprise MakerBot qui a cessé de publier les plans de son imprimante 3D. Son succès commercial dilue le message subversif et les multiples contributions qui lui ont donné naissance.

Pour l'auteur, la libre circulation de l'information serait aussi « la valeur la plus communément associée au combat du Libre » (p. 170). S'appuyant sur la théorie cybérnétique de manière parfois inconsciente, le livre a conduit une lutte farouche contre le renforcement des droits de propriété intellectuelle et des entraves à la liberté de circulation de l'information sur les réseaux. Brevetabilité du logiciel, Loi relative au droit d'auteur et aux droits voisins dans la société de l'information (DADVISI, 2006) ou Loi favorisant la diffusion et la protection de la création sur internet (HADOPI, 2009), accord commercial anti-contrefaçon (ACTA, 2011-2012) : toutes ces luttes ont soudé des collectifs comme l'April ou la Quadrature du net en France qui agissent par la diffusion d'information et l'influence sur les décisions prises par les autorités (p. 185). Dans l'étude de ces mouvements, l'auteur relève « certains décrochages entre l'ordre du dire et l'ordre du faire » (p. 188) comme la personnalisation des représentants de certains collectifs. Enfin, il décrit l'intérêt de ces mouvements pour la transparence qui s'explique par une fascination pour « le fait de rendre les choses – et en premier lieu les technologies – à la fois visibles et lisibles » (p. 194).

Dans une troisième partie, l'ouvrage décrit deux « Politiques du libre » (pp. 201-260), des « revendications politiques générales, en appui sur les pratiques et

les discours du Libre » (p. 203). Premièrement, le mouvement des biens communs, notamment dans les écrits d'Elinor Olstrom (*Gouvernance des biens communs. Pour une nouvelle approche des ressources naturelles*, Bruxelles, De Boeck, 2010), formule une critique des logiques systématiques d'appropriation privative des ressources. L'auteur considère que le libre est la « matrice du mouvement des communs » (p. 215), mais s'interroge sur la pertinence du rapprochement entre les communs physiques et les communs informationnels qu'Elinor Olstrom regroupe comme « une troisième voie entre l'État et le marché » (p. 224). L'économie *open source* illustre la manière dont le marché peut parvenir à exploiter les ressources des communs informationnels.

Enfin, dans un dernier chapitre, l'auteur traite de l'intérêt d'un pan de la gauche radicale pour le libre (pp. 229-260), notamment André Gorz (*L'immatériel*, Paris, Galilée, 2003) et Yann Moulier Boutang (*Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Paris, Amsterdam, 2007 ; *L'abeille et l'économiste*, Paris, Carnets Nord, 2010). Ces auteurs se sont appuyés sur l'exemple du logiciel libre pour renforcer leur proposition d'un revenu universel. Pour André Gorz, le revenu universel permettrait d'opérer une « inversion du rapport entre activité et revenu » (p. 252). Pour Yann Moulier Boutang, il accroîtrait la richesse globalement générée dans une économie de la « pollinisation » où la contribution profite au plus grand nombre.

L'ouvrage se conclut en rappelant que « le Libre n'est plus seulement le logiciel libre » mais « un vaste domaine dont les logiciels libres sont l'infrastructure, les licences libres le règlement, et l'activisme libriste le gardien » (p. 265). Célébrant les bricoleurs et les visionnaires du libre, Sébastien Broca appelle à ce que le champ politique se saisisse des méthodes d'action collective du libre : « Être libre d'expérimenter, c'est pouvoir se tromper, découvrir ce dont on ne soupçonnait pas l'existence et arriver là où on n'aurait pas été [...], être capable de bricoler les technologies, de réviser les agencements collectifs et de se réapproprier certains savoirs confisqués par leur incorporation dans des structures de pouvoir » (p. 267).

Utopie du logiciel libre est assurément une excellente synthèse des trajectoires, des pratiques et des aspirations du libre dont il souligne les forces et les limites. L'auteur s'attache notamment à maintenir la diversité des conceptions et des pratiques qu'on rattache sous la bannière du libre. Le lecteur y découvrira comment, depuis près de 40 ans, des informaticiens militants ont articulé une pensée politique avec des pratiques novatrices. Plus qu'un

combat pour l'ouverture du savoir et des techniques, le livre y devient une composante à part entière de l'histoire des idées contemporaines. L'exercice de définition d'un *ethos* du livre auquel il se livre dans la deuxième partie (pp. 101-200) est délicat, mais les trois valeurs communes qu'il identifie résument bien semble-t-il les revendications des mouvements. Néanmoins, on peut regretter l'emploi très régulier du terme englobant de *hacker* pour désigner les concepteurs et les militants du logiciel libre. L'ouvrage de Fred Turner, *Aux Sources de l'Utopie numérique* (Caen, C&F Ed., 2012), qui aborde en détail l'émergence de cette notion n'évoque pourtant jamais Richard Stallman et les militants du logiciel libre. L'usage de cette catégorie vague et qui ne se rattache pas à des communautés de pratiques bien définies réduit l'hétérogénéité des conceptions et des projets du livre. D'autre part, l'ambition de l'ouvrage d'élaborer une sociologie critique du livre aurait nécessité des descriptions ethnographiques ou des extraits d'entretiens avec des contributeurs. Le livre se contente de résumer la littérature sur le sujet, de manière très complète certes, sans donner la parole aux anonymes qui ont fait le succès des projets libres.

Samuel Goëta

LTCI, Telecom ParisTech, CNRS, F-75013
samuel.goeta@telecom-paristech.fr

Jean-Paul DELAHAYE, Nicolas GAUVRIT, *Cultoromics. Le numérique et la culture*. Paris, O. Jacob, 2013, 224 p.

Jean Delahaye est chercheur au laboratoire d'informatique fondamentale et auteur de plusieurs ouvrages de vulgarisation des mathématiques (par exemple, *La logique, un aiguillon pour la pensée*, Paris, Belin, 2012). Quant à Nicolas Gauvrit, il enseigne les mathématiques et s'intéresse aux relations entre cette discipline et la psychologie. Leur ouvrage est captivant. Il est structuré en une introduction et six chapitres : « La psychologie dans la littérature » (pp. 21-60), « Mesurer la notoriété » (pp. 61-93), « Les mutations éducatives » (pp. 99-122), « Vie et mort des mots » (pp. 123-152), « L'étrange usage des chiffres et des nombres » (pp. 153-190) et « Au-delà du livre » (pp. 191-208). Ces chapitres sont clairs grâce à la présence de graphes (courbes, figures) avec une annexe sur les repères de la mémoire numérique, des références doublement classées (par ordre alphabétique et par chapitre) et dédoublées (papier, électronique), en rendant l'accès plus aisé. Le tout est étayé par un succinct remerciement comme mot de fin et une table des matières lisible. L'ouvrage met en

lumière les mutations des technologies informatiques avec les bases de données numériques. Certes, ces mutations ont repensé la culture grâce notamment à l'exploitation d'un corpus de textes par la firme Google (recensant cinq milliards de pages) et l'exploration de nouvelles méthodes. Nous assistons à une révolution peut-être plus importante que celle due à l'invention de l'imprimerie. Elle est la preuve du remplacement de l'information analogique (papiers écrits ou imprimés, disques vinyle, films pour le cinéma) par l'information numérique (disquettes magnétiques pour documents informatiques, CD, DVD, clés USB...). Par ses avantages, cette dernière s'impose car elle est manipulable, algorithmiquement traitable, déplaçable, filtrable. On peut en extraire des statistiques, en comparer des éléments, conduire des recherches, compiler pour en déduire des index ou des données, dupliquer. Des tâches qui seraient impossibles par un traitement manuel. D'ailleurs, les auteurs usent de l'expression métaphorique en début d'ouvrage, « une montagne numérique d'information » (p. 11). L'humanité créée, stocke et médiatise l'information, explore des données, développe des moteurs de recherche sur l'internet. En 2012, la version française de *Wikipédia* recensait déjà un milliard d'articles. L'encyclopédie numérique assure l'organisation textuelle, la qualité des contenus, la mise à jour, ce qui n'est pas le cas pour une base d'information imprimée. Les auteurs illustrent leurs idées par ce propos : « Le volume, la variété, la diffusion, l'universalité, la précision des articles de *Wikipédia* constituent en soi une révolution culturelle » (p. 12). À côté de l'information savante, se tient une autre, personnelle celle-ci, illustrée par les photos sur le web. Ces données colossales sont commercialement exploitées par les firmes. D'ailleurs, le volume des données gérées et stockées par ces firmes est supérieur à celui de *Wikipédia* – en 2012, 40 milliards de photos étaient diffusées et partagées sur le réseau *Facebook* (dix mille fois plus que sur *Wikipédia*).

Il est possible de confirmer un croisement certain entre l'information analogique et celle numérique. Certes, à terme, l'analogique sera reléguée au second plan, mais elle ne disparaîtra pas pour autant. Cette avancée du numérique a modifié la nature de la science, de la culture, de l'art et de l'économie. Jean-Paul Delahaye et Nicolas Gauvrit attestent de ce que, « grâce à nos ordinateurs nous nous immergeons dans un espace d'informations et d'actions qui fonctionne différemment du vieil univers auquel nous retournons dès que nous levons le nez de notre écran » (p. 16). L'informatique donne des moyens de traitement ultrarapides pour l'exploration des bases de données. Elle permet aussi de renouveler les domaines de